

Les gens 2 la folie

PHILIPPE TEMAUIARII NEUFFER

Après quelques démêlés avec la flore, j'arrivais sur l'autre versant sans trop de peine. Le chemin était étroit, différent de celui que je connaissais, il paraissait bien entretenu. Il passait sous les fougères et les lantanas, formant un tunnel invisible, et il fallait à peine se baisser pour passer. On pouvait même courir. Tous ces détails m'intriguaient. Je ne savais pas ce que je pourrais trouver. Le sentier descendait légèrement vers une forêt de *fēi*. Je n'en crus pas mes yeux en y arrivant. Il y avait là des centaines de *fēi*, de bananiers, d'au moins quatre espèces différentes, dont une que je n'avais même jamais vue, d'un rose irisé. Les pieds étaient admirablement disposés dans des tranchées larges et remplies d'humus renouvelé. Sans feuilles inutiles ils poussaient dans une humidité idéale. Des palmes de cocotier sèches avaient été méthodiquement entassées à la base des plants sains. La terre était noire comme du charbon et de très minces filets d'eau sortaient de milliers de bambous fichés dans la terre. Le système d'irrigation étendait sa toile sur toute la plantation et semblait mener à la source que l'on entendait couler à quelques mètres plus haut.

Émerveillé par tant d'ingéniosité, je continuais à marcher sur un tapis de mousse. Les tranchées s'étendaient sur une trentaine de mètres dans la bananeraie et débouchaient sur une clairière. Là, des taros plantés en terrasse poussaient au soleil, des tuteurs retenaient les lianes de *ufi*, des *taruā* et des plants de manioc déployaient leurs feuilles luisantes sous le regard protecteur de quelques *hōrā* centenaires. La plantation était encerclée par une épaisse forêt de bambous et de canne à sucre. Je m'approchais de la source, irrésistiblement attiré par son chant. Au détour d'un banian, je l'ai vue. Elle dormait à l'ombre d'un *māpē*. Sa tête reposait sur un nœud plat de l'arbre. Des régimes de plantains fraîchement coupés et suspendus à chaque extrémité d'une perche attendaient aussi sagement dans un creux de l'arbre, à côté d'elle. La source se reflétait sur son corps, me dévoilant une plastique athlétique simplement enveloppée d'une fine étoffe de tapa nouée à la taille. Complètement absorbé par ce tableau vivant, j'en oubliai le cadre. Les *māpē* semblaient très anciens. Nouveaux jusqu'aux branches, ils enserraient des blocs de pierres et semblaient avoir été plantés là, ensemble. Ils formaient un barrage qui retenait l'eau bleue d'une source dormant à l'abri d'un feuillage bienveillant. Seuls quelques rayons frappaient le centre du petit lac qui s'était formé au fil des décennies. La seule partie de l'eau agitée par des remous.

L'ensemble était féérique, d'une beauté pure. Je restais là pendant de longues minutes à l'admirer, les yeux remplis de larmes ; je devais rêver et j'allais certainement me réveiller dans mon quartier avec le bruit des voitures et des sonos. C'est alors qu'elle ouvrit les yeux. Empoignant sa crinière de jais pour l'attacher, elle se redressa. J'étais assis à quelques mètres, à l'abri d'un immense *ape*. Brusquement, elle commença à fouiller les alentours du regard, en levant le nez. Elle se fixa et commença à venir vers moi armée d'un bâton. Je fis face, elle parut surprise et me regarda d'un air étonné, me lançant des mots qui semblaient provenir du fond de sa gorge. Elle ne semblait pas avoir peur et me fit signe d'approcher, en se mettant en position de défense. Sans réfléchir, je pris la mesure de sa taille et le combat s'engagea. Elle était agile, forte et en parfaite forme physique. Ma petite escapade m'avait quelque peu fatigué, mais je réussis quand même à la maîtriser. Assis sur son estomac, je la regardais se débattre comme une furie. J'essayais de lui parler en tahitien, lui disant que je ne lui voulais aucun mal. Au son de ma voix, elle se calma.

Les gens 2 la folie

PHILIPPE TEMAUIARII NEUFFER

Après quelques démêlés avec la flore, j'arrivais sur l'autre versant sans trop de peine. Le chemin était étroit, différent de celui que je connaissais, il paraissait bien entretenu. Il passait sous les fougères et les lantanas, formant un tunnel invisible, et il fallait à peine se baisser pour passer. On pouvait même courir. Tous ces détails m'intriguaient. Je ne savais pas ce que je pourrais trouver. Le sentier descendait légèrement vers une forêt de *fēi*. Je n'en crus pas mes yeux en y arrivant. Il y avait là des centaines de *fēi*, de bananiers, d'au moins quatre espèces différentes, dont une que je n'avais même jamais vue, d'un rose irisé. Les pieds étaient admirablement disposés dans des tranchées larges et remplies d'humus renouvelé. Sans feuilles inutiles ils poussaient dans une humidité idéale. Des palmes de cocotier sèches avaient été méthodiquement entassées à la base des plants sains. La terre était noire comme du charbon et de très minces filets d'eau sortaient de milliers de bambous fichés dans la terre. Le système d'irrigation étendait sa toile sur toute la plantation et semblait mener à la source que l'on entendait couler à quelques mètres plus haut.

Émerveillé par tant d'ingéniosité, je continuais à marcher sur un tapis de mousse. Les tranchées s'étendaient sur une trentaine de mètres dans la bananeraie et débouchaient sur une clairière. Là, des taros plantés en terrasse poussaient au soleil, des tuteurs retenaient les lianes de *ufi*, des *taruā* et des plants de manioc déployaient leurs feuilles luisantes sous le regard protecteur de quelques *hōrā* centenaires. La plantation était encerclée par une épaisse forêt de bambous et de canne à sucre. Je m'approchais de la source, irrésistiblement attiré par son chant. Au détour d'un banian, je l'ai vue. Elle dormait à l'ombre d'un *māpē*. Sa tête reposait sur un nœud plat de l'arbre. Des régimes de plantains fraîchement coupés et suspendus à chaque extrémité d'une perche attendaient aussi sagement dans un creux de l'arbre, à côté d'elle. La source se reflétait sur son corps, me dévoilant une plastique athlétique simplement enveloppée d'une fine étoffe de tapa nouée à la taille. Complètement absorbé par ce tableau vivant, j'en oubliai le cadre. Les *māpē* semblaient très anciens. Nouveaux jusqu'aux branches, ils enserraient des blocs de pierres et semblaient avoir été plantés là, ensemble. Ils formaient un barrage qui retenait l'eau bleue d'une source dormant à l'abri d'un feuillage bienveillant. Seuls quelques rayons frappaient le centre du petit lac qui s'était formé au fil des décennies. La seule partie de l'eau agitée par des remous.

L'ensemble était féérique, d'une beauté pure. Je restais là pendant de longues minutes à l'admirer, les yeux remplis de larmes ; je devais rêver et j'allais certainement me réveiller dans mon quartier avec le bruit des voitures et des sonos. C'est alors qu'elle ouvrit les yeux. Empoignant sa crinière de jais pour l'attacher, elle se redressa. J'étais assis à quelques mètres, à l'abri d'un immense *ape*. Brusquement, elle commença à fouiller les alentours du regard, en levant le nez. Elle se fixa et commença à venir vers moi armée d'un bâton. Je fis face, elle parut surprise et me regarda d'un air étonné, me lançant des mots qui semblaient provenir du fond de sa gorge. Elle ne semblait pas avoir peur et me fit signe d'approcher, en se mettant en position de défense. Sans réfléchir, je pris la mesure de sa taille et le combat s'engagea. Elle était agile, forte et en parfaite forme physique. Ma petite escapade m'avait quelque peu fatigué, mais je réussis quand même à la maîtriser. Assis sur son estomac, je la regardais se débattre comme une furie. J'essayais de lui parler en tahitien, lui disant que je ne lui voulais aucun mal. Au son de ma voix, elle se calma.

Les gens 2 la folie

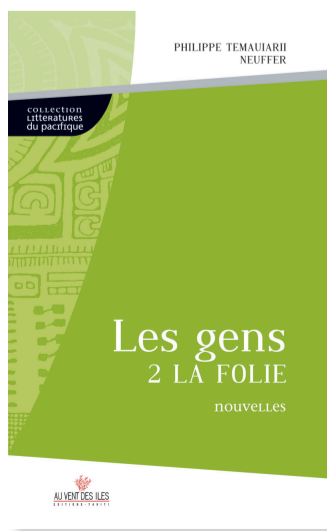
PHILIPPE TEMAUIARII NEUFFER

Après quelques démêlés avec la flore, j'arrivais sur l'autre versant sans trop de peine. Le chemin était étroit, différent de celui que je connaissais, il paraissait bien entretenu. Il passait sous les fougères et les lantanas, formant un tunnel invisible, et il fallait à peine se baisser pour passer. On pouvait même courir. Tous ces détails m'intriguaient. Je ne savais pas ce que je pourrais trouver. Le sentier descendait légèrement vers une forêt de *fēi*. Je n'en crus pas mes yeux en y arrivant. Il y avait là des centaines de *fēi*, de bananiers, d'au moins quatre espèces différentes, dont une que je n'avais même jamais vue, d'un rose irisé. Les pieds étaient admirablement disposés dans des tranchées larges et remplies d'humus renouvelé. Sans feuilles inutiles ils poussaient dans une humidité idéale. Des palmes de cocotier sèches avaient été méthodiquement entassées à la base des plants sains. La terre était noire comme du charbon et de très minces filets d'eau sortaient de milliers de bambous fichés dans la terre. Le système d'irrigation étendait sa toile sur toute la plantation et semblait mener à la source que l'on entendait couler à quelques mètres plus haut.

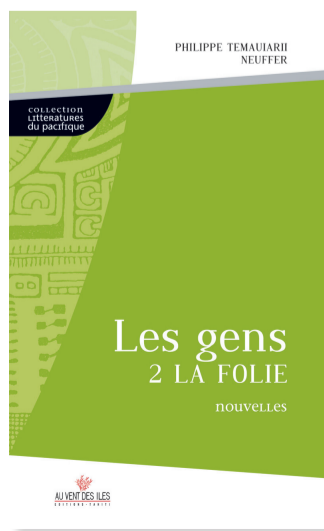
Émerveillé par tant d'ingéniosité, je continuais à marcher sur un tapis de mousse. Les tranchées s'étendaient sur une trentaine de mètres dans la bananeraie et débouchaient sur une clairière. Là, des taros plantés en terrasse poussaient au soleil, des tuteurs retenaient les lianes de *ufi*, des *taruā* et des plants de manioc déployaient leurs feuilles luisantes sous le regard protecteur de quelques *hōrā* centenaires. La plantation était encerclée par une épaisse forêt de bambous et de canne à sucre. Je m'approchais de la source, irrésistiblement attiré par son chant. Au détour d'un banian, je l'ai vue. Elle dormait à l'ombre d'un *māpē*. Sa tête reposait sur un nœud plat de l'arbre. Des régimes de plantains fraîchement coupés et suspendus à chaque extrémité d'une perche attendaient aussi sagement dans un creux de l'arbre, à côté d'elle. La source se reflétait sur son corps, me dévoilant une plastique athlétique simplement enveloppée d'une fine étoffe de tapa nouée à la taille. Complètement absorbé par ce tableau vivant, j'en oubliai le cadre. Les *māpē* semblaient très anciens. Nouveaux jusqu'aux branches, ils enserraient des blocs de pierres et semblaient avoir été plantés là, ensemble. Ils formaient un barrage qui retenait l'eau bleue d'une source dormant à l'abri d'un feuillage bienveillant. Seuls quelques rayons frappaient le centre du petit lac qui s'était formé au fil des décennies. La seule partie de l'eau agitée par des remous.

L'ensemble était féérique, d'une beauté pure. Je restais là pendant de longues minutes à l'admirer, les yeux remplis de larmes ; je devais rêver et j'allais certainement me réveiller dans mon quartier avec le bruit des voitures et des sonos. C'est alors qu'elle ouvrit les yeux. Empoignant sa crinière de jais pour l'attacher, elle se redressa. J'étais assis à quelques mètres, à l'abri d'un immense *ape*. Brusquement, elle commença à fouiller les alentours du regard, en levant le nez. Elle se fixa et commença à venir vers moi armée d'un bâton. Je fis face, elle parut surprise et me regarda d'un air étonné, me lançant des mots qui semblaient provenir du fond de sa gorge. Elle ne semblait pas avoir peur et me fit signe d'approcher, en se mettant en position de défense. Sans réfléchir, je pris la mesure de sa taille et le combat s'engagea. Elle était agile, forte et en parfaite forme physique. Ma petite escapade m'avait quelque peu fatigué, mais je réussis quand même à la maîtriser. Assis sur son estomac, je la regardais se débattre comme une furie. J'essayais de lui parler en tahitien, lui disant que je ne lui voulais aucun mal. Au son de ma voix, elle se calma.

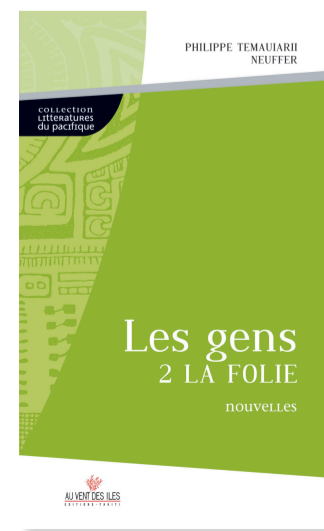
EXTRAIT DE



EXTRAIT DE



EXTRAIT DE



AU VENT DES ILES
EDITIONS - TAHITI

AU VENT DES ILES
EDITIONS - TAHITI

AU VENT DES ILES
EDITIONS - TAHITI